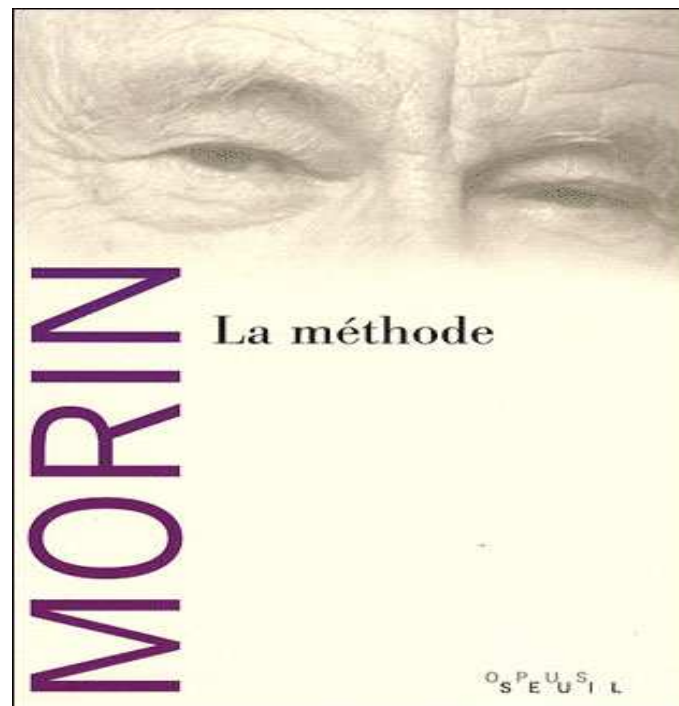


L'INTERSUBJECTIVITE CHEZ EDGAR MORIN COMME PARADIGME DE CONSTRUCTION DE L'OBJECTIVITE SCIENTIFIQUE

AUGUSTE NSONSISSA



Résumé : Nous nous proposons de réfléchir sur les liens qui existent entre les sciences et la décision. Cette question prend à bras le corps la logique de la décision prise par le sujet connaissant dans son étude. Pour ce faire, nous examinerons dans le prolongement de Edgar Morin la décision dans la science, la décision à partir de la science, la décision étudiée par la science. Ces trois axes vont aboutir à une question transversale : celle de la possibilité et de la nature subjective et objective de la décision scientifique. Pour le dire autrement, l'objectivité scientifique est à chercher dans le principe cher à Edgar Morin qui intègre l'observé dans l'observation. Le scientifique décide au moyen d'une procédure, non pas parce qu'il déroborne, mais parce qu'il y ajoute lui-même. La véritable logique de la décision articule sans cesse le rapport entre l'observateur et l'observé, en « déroborne » et en « ajoutant ». Donc la subjectivité de la science et de la théorie, il ne faut pas la chasser de l'objectivité, mais au contraire l'y centrer, elle domine la décision du scientifique. C'est le sujet en dernier appel.

Mots-clés : Science, décisions, obsession, objectivité, intersubjectivité, complexe, paradigme, incommensurabilité, incertitude, sujet.

INTRODUCTION

On pourrait soumettre l'épistémologie de la complexité de Edgar Morin à ce type d'analyse consacrée à la décision du sujet et au sujet de la décision au cœur des sciences. Son ouvrage *La Connaissance de la connaissance* est le lieu par excellence où il maintient que les décisions par lesquelles les chercheurs repoussent ou endossent une théorie scientifique ne s'appuient jamais sur des critères fondamentalement objectifs. En effet, à la différence de ce qui se passe dans le cas des mathématiques, il n'existerait pas dans les sciences expérimentales, selon Morin lui-même s'inspirant de Kuhn, des critères objectifs imposant au chercheur l'acceptation ou le refus de telle théorie scientifique, mais seulement de bonnes raisons fondées par exemple sur le degré de précision, l'envergure, la simplicité, la fécondité ou encore l'élégance de telle ou telle théorie par rapport à telle ou telle autre.

Ces raisons ne sont pas exclusivement esthétiques, mais elles comporteraient toujours une part de subjectivité. A cela il faut ajouter que, comme la décision d'endosser ou non une théorie s'appuie en général, non sur une mais plusieurs raisons, elle suppose une pondération souple de ces décisions par le chercheur. Or une telle pondération ne peut elle-même être fondée que sur des critères subjectifs. Morin étaye son propos par divers exemples empruntés à l'histoire des sciences et notamment au principe de l'introduction de l'Observateur dans l'Objet observé, (cas des sciences physiques), qui tient une grande place dans son œuvre. Ainsi, par décision, la théorie du phlogistique, par exemple, si chère à Thomas Kuhn de qui tient sa perspective de la complexité scientifique, était vue par beaucoup de scientifiques contemporains comme plus « élégante », mieux « adaptée », plus « simple ». Cet exemple montre bien que, pendant un temps, les raisons de Priestley furent aussi bonnes que celles de Lavoisier : l'arbitrage ne pourrait effectivement se fonder sur des raisons décisives. L'adhésion des uns et des autres s'opéraient donc en fonction de critères subjectifs et cependant non arbitraires.

Nous nous proposons de montrer à travers cette réflexion la relation entre certitude et incertitude chez Edgar Morin. Ce qui devrait nous amener, non seulement à intégrer le point de vue des neurosciences qui fait droit à aux obsessions cognitives et joies de la certitude en sciences, mais également à ouvrir et complexifier le point de vue de la philosophie de l'esprit qui rend possible l'existence d'un *cogito* numérique ; tel qu'il le thématise dans le tome2 de son vaste traité de la Méthode consacré à (*La Vie de la Vie* Paris, Seuil, 1985). Nous pouvons peut-être mettre les décisions en sciences dans la logique de la « pulsion cognitive » en interdépendance avec l'« anxiété vitale », très présente chez bien des savants, elle-même liée à la « tension d'éveil ». Celle-ci pourra chez le scientifique se projeter dans les grands problèmes de

connaissance scientifique sous la figure de l'angoisse métaphysique. En effet, les décisions vues ici par rapport à la pulsion cognitive du scientifique dépassent, développent, transforment et intègrent la curiosité scientifique. Elles comportent le besoin de comprendre, d'expliquer, non seulement les théories scientifiques, mais aussi leur propre environnement.

C'est pourquoi, nous avons estimé que l'examen de la logique des décisions conduit, entre autres, au problème des obsessions cognitives, où s'expriment aussi bien les formes spirituelles de l'« anxiété vitale » que les besoins, manques et angoisses. Ceux-ci animent une recherche scientifique qui aspire à la réponse ou à la certitude. Ainsi se constituent des *thematata* selon G. Holton. Dans son ouvrage, *L'Imagination scientifique*, cité par Edgar Morin dans *la méthode 3 la connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil, 1986, p. 131.), il essaie de montrer que ce sont des thèmes obsessionnels qui portent en eux les options pulsionnelles / existentielles impératives de tel ou tel type d'esprit scientifique devant les grandes alternatives que les problèmes fondamentaux présentent à notre besoin de connaître scientifiquement. Pour tout dire, les décisions sont inséparables du sentiment de certitude scientifique. Les deux s'entr'appellent. C'est la raison pour laquelle, les décisions sont comme des caractères existentiels qui peuvent être détectés par le scientifique. La question est de savoir s'ils peuvent être « dépassés » dans le sens hégélien tout en étant conservés. De même que la connaissance scientifique ne saurait se passer d'un sujet, de même elle a un besoin vital d'affectivité, la passion de connaître et la soif de vérité. Tel est le sens de la méthode pour la complexité épistémologique.

Mais, fort de la complexité essentielle de la connaissance scientifique défendue par Edgar Morin, la vraie recherche, nous semble-t-il, elle, le plus souvent, trouve autre chose que ce qu'elle cherche. C'est là où les liens entre la science et la décision échappent au contrôle de l'intelligence artificielle. Ici, la réflexion retrouvera donc les thèmes de la tradition mentaliste ou philosophie de l'esprit d'inspiration cartésienne mais qui va s'opposer naturellement au *Test* de Turing qui réduit la pensée ou l'intelligence à un programme d'ordinateur. Malgré le programme de *1/1 A*, qui montre que la pensée, y compris celle du sujet humain, est de nature algorithmique ou peut être reproduite par des algorithmes mis en œuvre par les systèmes informatiques, les partisans de la spécificité de l'humain, au moyen de la région conscience ne se taisent pas. D'où vient alors la logique de la décision du scientifique ? En d'autres termes, quels sont les liens entre les sciences et la décision ? Tout d'abord, quels choix se présentent aux chercheurs et aux responsables des programmes scientifiques ? Sur quoi leurs décisions se fondent-elles ou devraient-elles se fonder ? En outre, comment prendre de « bonnes » décisions à l'aide de connaissances scientifiques dans des situations d'incertitude ? Quand et selon quelles modalités est-il

possible de décider « scientifiquement » ? Enfin, que sont les sciences de la décision et sur quoi se fondent-elles ?

I. PARADIGME ET INCOMMENSURABILITE COMME PRESUPPOSES EPISTEMOLOGIQUES DU CARACTERE SUBJECTIF DES PREFERENCES DU SCIENTIFIQUE. LA REFERENCE A THOMAS KUHN DANS L'ŒUVRE D'EDGAR MORIN.

Nous aimerions dans la présente partie faire état de quelques remarques sur cette question relative à la relation entre sciences et décision qui a été notamment soulevée par Thomas Kuhn dans des pages célèbres de *La structure des révolutions scientifiques*, mais dont nous trouvons la réponse quelque peu insuffisante. En un mot, l'épistémologue prétend que le choix entre des théories scientifiques alternatives se fait généralement sur des critères subjectifs. Il développe sa démonstration dans un cadre hyper empiriste ; des épistémologues anglo-saxons comme Lakatos et Holton et Popper ne sont pas passés à côté d'un point essentiel, à savoir que les sciences sont par essence compatibles avec la notion même de décision. Mais, nous pensons que le problème est plus complexe ; cela peut-être vérifié par le fait que les sciences s'expose aussi à des obsessions cognitives et des joies de la certitude. Cette thèse est redevable à Edgar Morin à qui nous allons recourir pour défendre l'idée de « *l'existentialité de la connaissance* » (1). (Edgar Morin, *La méthode 3 la connaissance de la connaissance, Op.Cit* p.129.) Enfin, à la question de savoir comment on peut expliquer la perception trop calculante du monde, nous poserons les conditions de possibilité d'un *cogito* numérique dont le silence est repérable dans la philosophie cartésienne de la subjectivité.

1. SCIENCES ET DECISIONS. AU SUJET DU CARACTERE SUBJECTIF DES PREFERENCES DU SAVANT SELON THOMAS KUHN.

Pour la petite histoire, Jean François Lyotard estime que le rapprochement entre sciences et décision n'est pas forcé. Il remonte au grand matin de l'aventure philosophique chez les Grecs. Il constate : « *C'est depuis Platon que la question de la légitimation de la science se trouve indissociablement connexe de celle de la légitimation du législateur. Dans cette perspective, le droit de décider de ce qui est vrai n'est pas indépendant du droit de décider de ce qui est juste, même si les énoncés soumis respectivement à l'une et l'autre autorité sont de nature différente. C'est qu'il y a jumelage entre le genre de langage qui s'appelle science et cet autre qui s'appelle éthique et politique ; l'un et l'autre procède d'une même perspective ou si l'on préfère d'un même choix.* » (2) (Jean François Lyotard, *La condition Postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p.51.)

Dans tous les cas, en examinant le statut actuel du savoir scientifique à partir de l'épistémologie de Thomas Kuhn, on constate qu'alors même que ce dernier paraît subordonné que jamais aux puissances du sujet connaissant, la question de la double légitimité subjective et objective ne peut manquer de se poser avec d'autant plus d'acuité. Nous allons nous adosser à Kuhn avec qui elle se pose dans sa forme épistémologique, celle du caractère subjectif des théories scientifiques, qui fait apparaître que sciences et décision sont les deux facettes d'une même question. Il s'agit précisément de répondre à la question de savoir si celui qui décide ce qu'est savoir, sait aussi ce qu'il convient de décider. Plus même, la question du savoir au cœur du paradigme de la complexité est plus que jamais la question du gouvernement sur laquelle nous reviendrons.

La structure des révolutions scientifiques paraît être l'ouvrage par excellence où l'auteur défend l'idée selon laquelle les décisions par lesquelles les chercheurs repoussent ou endossent une théorie scientifique ne s'appuient pas totalement sur des critères objectifs. En effet, à la différence de ce qui se passe dans le cas des mathématiques, il n'existerait pas dans les sciences expérimentales, selon lui, de critères objectifs imposant au chercheur l'acceptation ou le refus de raisons fondées par exemple sur le degré de précision, l'envergure, la simplicité, la fécondité théorique ou encore l'élégance de telle théorie par rapport à telle autre. Ces raisons qui font signe vers des décisions ne sont pas exclusivement esthétiques, mais elles intégreraient toujours une part de subjectivité. A cela, il faut ajouter que, comme la décision d'endosser ou de rejeter une théorie s'appuie, en général, non sur une mais plusieurs raisons, elle suppose une pondération relative de ces décisions par le chercheur.

Or une telle pondération ne peut elle-même être fondée que sur des critères subjectifs. Kuhn renchérit son propos par divers exemples empruntés à l'histoire des sciences et notamment au cas de Priestley, qui tient une place de choix dans son ouvrage précité. Ainsi, par décision, la théorie du phlogistique était vue par beaucoup de scientifiques comme « plus élégantes », « mieux adaptées », « plus simples ». Cet exemple montre bien que, pendant un temps, les raisons de Priestley furent aussi bonnes que celles de Lavoisier : l'arbitrage ne pouvait effectivement se fonder sur des raisons décisives. L'adhésion des uns et des autres s'opérait donc en fonction de critères subjectifs et cependant non arbitraires. Mais une question se pose : comment les scientifiques peuvent-ils décider d'une théorie qu'elle se rapproche davantage de la réalité qu'une autre ? L'argumentation de Kuhn tient fondamentalement dans les deux propositions suivantes :

- 1) un choix objectivement fondé entre deux théories T et T' implique une élimination complète des jugements de valeurs et, de façon générale des

critères subjectifs de décision ;

- 2) or, dans le dialogue Priestley-Lavoisier et dans les quelques autres épisodes d'histoire des sciences que Kuhn évoque dans son ouvrage, on observe que les protagonistes se déterminent à partir de critères objectifs.

Dans tous les cas, les sciences n'échappent pas à la complexité humaine. Car s'il est des connaissances comme celles évoquées par Kuhn, où il est effectivement difficile de choisir entre deux théories à partir de critères objectifs, rien ne permet d'affirmer qu'ils soient typiques ou plus fréquents que les cas contraires. Au total, donc, les scientifiques introduisent des propositions implicites, c'est-à-dire les paramètres cachés qui résistent à la rationalité scientifique.

En conséquence, avec la démonstration de Kuhn, les scientifiques perçoivent alors la dimension sociologique post-moderniste des sciences. Elle se donne à penser comme une correction des excès de la conception ultra-positiviste de la science unitaire qui a fait autorité au cœur du Cercle de Vienne. Nous avons là un des exemples de la complexité cognitive révélée par le conditionnement sociocognitif des sciences modernes. Ce cas constitue l'hypothèse de Kuhn à savoir que les communautés scientifiques se comportent souvent comme des communautés de croyants, quand elles décident de la scientificité d'un paradigme ou d'une matrice disciplinaire. Celle-ci signifie constitue un ensemble de principaux éléments qui ne sont rien moins que des généralisations symboliques, des croyances métaphysiques, les valeurs et les paradigmes au sens strict. Ces communautés ne retiennent que les observations qui confirment leurs croyances, et ignorent celles qui les infirment. Dans ces conditions, les hypothèses de Kuhn traduisent la réalité de la vie scientifique autant que le ferait un scientifique pur et dur, Claude Bernard en l'occurrence.

Articuler sciences et décisions, c'est reconnaître que les variables sociales, les « réseaux » tissés par les scientifiques entre eux paraissent effectivement plus déterminants que les facteurs proprement cognitifs pour expliquer les prises de position des uns et des autres dans la controverse. Pareille articulation fait droit aux cas tout aussi nombreux de situations empruntées à la vie scientifique où des facteurs cognitifs apparaissent plus déterminants que les facteurs sociaux. Si les sciences sont redevables aux décisions des scientifiques, alors on ne peut tirer ces conclusions de l'observation de la vie scientifique qu'avec le concours d'une thèse métaphysique forte, à savoir la thèse hyper-empiriste, c'est-à-dire l'identité du réel avec le concret.

Pour tenter de conclure à cette perspective, nous disons que la complexité des phénomènes de connaissance incite les théoriciens à puiser dans un stock de solutions

plus ou moins intemporel, c'est-à-dire les décisions. Accentuant plutôt le rôle de l'expérience ou celui de la mise en forme de l'expérience, leurs décisions scientifiques tendent soit vers une théorie empiriste, soit vers une théorie rationaliste de la connaissance. Examinons, maintenant les sciences entre la décision et les révolutions scientifiques chez Karl Popper et Thomas Kuhn.

2. LES SCIENCES ENTRE LA DECISION ET LES REVOLUTIONS SCIENTIFIQUES

Précisons d'abord que généralement, le choix des sujets et des problèmes, voire la décision de certains concepts par les scientifiques, est souvent d'origine externe, le perfectionnement des méthodes et des théories ainsi que l'évaluation épistémologique des résultats obéissent à des principes internes. Ce n'est donc pas seulement avec Kuhn que l'on a découvert l'influence des facteurs sociaux sur la croissance de la connaissance scientifique. C'est aussi avec Karl R. Popper dans *le tome 2, La Société ouverte et ses ennemis*, Paris, Seuil 1979, pp. 192-196. Mais jamais on n'en avait tiré l'idée que ce conditionnement était aussi fonction de la subjectivité des décisions. Ce qui n'est pas en incompatibilité logique avec l'objectivité scientifique.

Pourquoi la structure des révolutions scientifiques nous intéresse-t-elle ?

Plusieurs raisons peuvent être avancées. Ce qui conduit les scientifiques à décider c'est la conviction qui les anime. Kuhn pense que souvent ce qui motive un scientifique, c'est « *la conviction que, si seulement il est assez habile, il réussira à résoudre une énigme que personne n'a encore résolue ou résolue aussi bien* » (3) (Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972, p. 12.). La décision vient de la supposition que tel problème peut donner lieu à une solution. Seulement, les révolutions scientifiques suscitent une autre attitude. Face à la crise, les scientifiques peuvent ou ne pas abdiquer devant le paradigme qui les a conduit à la crise épistémologique. Jean François Malherbe écrit : « *Une fois qu'elle est bien intégrée dans une matrice, une théorie scientifique ne sera déclarée sans valeur que si une théorie concurrente est prête à prendre sa place. En effet, décider de rejeter une matrice, c'est en accepter une autre, car une fois que la nature est considérée dans un tel cadre, il n'est plus question d'effectuer la moindre recherche scientifique à une matrice bien déterminée.* » (4) (Jean François Malherbe, *Karl Popper et le positivisme logique*, Belgique, Presses Universitaires de Namur, 1979, p. 156.)

Dans tous les cas, la crise entraîne toujours une profonde modification du monde et de la théorie. Les scientifiques adhèrent ou non à la nouvelle théorie. Cette décision les expose à une autre question : quel problème est-il plus important d'avoir résolu ? La réponse à cette question appelle une autre question, celle de l'« incommensurabilité ». Que peut-on alors en penser ? En effet, l'incommensurabilité selon Kuhn renvoie à l'impossibilité de comprendre dans un contexte paradigmatique donné ce qui se disait précédemment. Par exemple, il n'y a pas de sens de parler du temps de la mécanique newtonienne à partir du moment où on se situe dans le contexte paradigmatique de la science relativiste. Nous en arrivons donc aux discussions sur les paradigmes. Ce que le propos de Jean François Malherbe ne fait qu'élucider : « *Chacun des paradigmes concurrents présente une argumentation visant à montrer sa propre efficacité explicative et prédictive, mais la concurrence sur ce terrain ne peut aboutir, estime Kuhn, qu'à un dialogue de sourds car les deux discours sont incommensurables* ». (5) (*Ibid* .p.157.)

Cela étant dit, la décision peut s'exposer à la difficulté de l'indétermination. En effet, sur le plan métathéorique il s'impose aux scientifiques de choisir entre les thèses opposées. Jean François Malherbe constate qu' « *une telle décision est toujours fondée sur des promesses davantage que sur des réalisations passées. Il s'agit donc d'un conflit entre un espoir incertain et une certitude vacillante. Ce conflit est d'autant plus aigu que les scientifiques qui ont fait leur carrière dans la matrice disciplinaire mise en question résistent farouchement à l'apparition de la nouvelle matrice qui les dépossèderaient de leurs privilèges et de leur prestige* » (6) (*Ibid.*). Par rapport à Kuhn lui-même, les scientifiques peuvent résister à une révolution scientifique au motif que la nouvelle matrice disciplinaire suscite toujours une transformation conceptuelle tant du monde que des valeurs relatives. Kuhn affirme : « *quand les paradigmes changent, le monde lui-même change avec eux.* » (7) (*La structure des révolutions scientifiques, op.Cit.*, p.136.) Cela implique la motivation du chercheur, par-delà la résolution. Kuhn précise que c'est « *la conviction que, si seulement il est assez habile, il réussira à résoudre une énigme que personne n'a encore résolue ou résolue aussi bien* » (8). (*Ibid*, p. 12.)

Face aux révolutions scientifiques qui procèdent des décisions prises par les scientifiques, les fameuses décisions ne font pas toujours dans le sens du renoncement. Elles peuvent faire droit à une adhésion à la matrice qui a généré la crise. Jean François Malherbe renchérit : « *Une fois qu'elle est bien intégrée dans une matrice, une théorie concurrente est prête à prendre sa place. En effet, décider de rejeter une matrice, c'est en accepter une autre, car une fois que la nature est considérée dans un tel cadre, il n'est plus question d'effectuer la moindre recherche scientifique sans se référer à une autre matrice bien déterminée* ». (*Ibid*) (9). La logique de la décision est à l'interface

des matrices épistémologiques et psycho sociologisantes, mais aussi philosophiques. « *Lorsqu'ils doivent choisir, dit Jean François Malherbe, entre des matrices concurrentes, les hommes de sciences se comportent comme des philosophes et recourent à des considérations critiques car seulement dans les périodes de crise que les défaillances personnelles des chercheurs peuvent être imputées au paradigme* » (10). (*Karl Popper et le positivisme logique, op.Cit.*, p. 161.)

Donc, en dépit de la psychologie de la recherche qui préside à la décision prise par les scientifiques, on peut évoquer aussi l'esprit critique. Celui-ci permet de quitter une matrice disciplinaire à laquelle les chercheurs ont fait confiance. Cette thèse est imputable à Karl R. Popper. Il met en route le principe de « falsifiabilité » qui régule la logique de la science. Mais, il fait écho au « conventionnalisme critique rejeté par Kuhn. Ce renversement épistémologique tient de ce que « *Cependant, Popper ne précise jamais la nature des décisions prises à l'égard des énoncés de base. Et Kuhn fait remarquer que celles-ci ne peuvent être prises que dans le cadre du paradigme qui assure aux chercheurs d'une même discipline les conditions nécessaires à un accord raisonnable. Ces décisions sont donc prises en fonction d'un ensemble de valeurs et d'intérêts qui ne sont mis en question par les chercheurs* » (11) (*Ibid.*). A ce niveau d'analyse, on peut alors s'interroger sur le statut de la décision quand elle est appliquée dans les sciences. Autrement dit, faut-il évoquer l'hypothèse des décisions non dogmatiques, c'est-à-dire ouvertes à la critique ou dogmatiques, sans réel souci pédagogique. La critique de Karl Popper soulignée par Jean François Malherbe est lucide : « *Ce qui garantit la valeur des énoncés de base, ce n'est pas l'accord critique de chercheurs, mais la confiance commune qu'ils accordent à l'ensemble des dogmes définissant leur discipline. L'objectivité scientifique n'est pas fondée sur la critique rationnelle permanente de nos croyances fausses, comme le prétend Popper, mais sur la stabilité d'une matrice disciplinaire qui définit ce qui est admissible et ce qui doit être refusé* » (12). (*Ibid.*)

On le voit, la problématique de sciences et décision implique logiquement celle de l'objectivité en science. L'expérience de pensée et le sujet de la science sont inséparables. Nous pouvons poser la question de savoir si la science est possible sans savants. Les théories scientifiques sont construites non sans procéder d'une philosophie du concept et d'une philosophie de la conscience. On ne saurait trouver, dans ces conditions, une ligne de partage qui traverse les sciences et la décision. Parmi les épistémologues qui ont pensé questionner à nouveau l'objectivité en science se trouve Edgar Morin. C'est lui qui ne sépare pas une philosophie de l'expérience, du sens du sujet de la science, et une philosophie du savoir, de la rationalité, du concept. Ce qui fait de lui, un ancêtre la science avec sujet connaissant. Telle est la portée de la réflexion que nous vouons approfondir maintenant.

II. L'EXPERIENCE DE PENSEE ET SUJET DE LA SCIENCE SELON EDGAR MORIN.

Nous aimerions examiner la question de savoir s'il est possible d'étendre l'idée du principe de la réintroduction du sujet connaissant dans l'objet d'observation aux sciences de la nature. Morin n'a eu de cesse d'insister sur le fait que la Science est le prototype de toute décision prise par le sujet pensant, en tout cas de toutes les théories scientifiques. Cette idée permet de montrer que les théories scientifiques n'excluent pas toute forme de sujet, mais seulement les erreurs rectifiées. Depuis Edmond Husserl, la tâche aveugle de la science européenne a été rendue visible en raison de l'élimination par principe de l'observateur. Plus qu'un simple observateur, en science, le sujet est aussi expérimentateur et concepteur. Ce faisant, vouloir l'éliminer, c'est mutiler l'acteur réel, c'est-à-dire le scientifique, l'homme de science, l'intellectuel, l'universitaire. Or l'esprit scientifique est toujours inclus dans une culture, une société et une histoire. La science aujourd'hui laisse une place de choix à ce que Morin appelle « *Le Vif du sujet* » (Paris, Seuil, 1972) (13), l'épistémologie avec sujet connaissant. Edgar Morin élabore son épistémologie du sujet à partir de l'examen des diverses solutions données par les physiciens et les mathématiciens eux-mêmes exposés au problème de fondements de leurs disciplines. Peut-on dans les sciences naturelles et culturelles isoler une aire d'objectivité absolue, une sorte de zone centrale où la subjectivité concrète serait bannie ?

1. LE PRINCIPE DE LA REINTRODUCTION DU CONNAISSANT DANS TOUTE CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE OU OBJECTIVE.

Ce principe opère la restauration du sujet, et désocculte la problématique cognitive centrale ; de la perception à la théorie scientifique, toute connaissance est une reconstruction et une traduction par un esprit dont le cerveau ne fait pas abstraction de la culture. C'est un principe qui critique la spécialisation. Celle-ci abstrait, c'est-à-dire extrait un objet de son contexte et de son ensemble, en rejette les liens et les intercommunications avec son milieu.

Ce principe est aux antipodes des disciplines qui brisent arbitrairement la « systémicité », celle qui admet la relation entre le tout et la partie. Il re-pense la démarche qui conduit à l'abstraction mathématique qui opère d'elle-même une scission avec le concret en privilégiant tout ce qui est calculable et formalisable. Morin discute avec les scientifiques comme Jean Cavaillès (14). (Houra Sinaceur, *Jean Cavaillès, Philosophie Mathématique*, Paris, P.U.F, 1994.) La question qui resurgit en tout état de cause, est celle de la distinction entre la science sans sujet et le sujet de la science ou la science avec sujet : le scientifique peut-il, doit-il s'exclure de sa vision de

la science ? Il y a deux sciences dans la science : une science que l'on peut dire classique, une science que l'on qualifie de non classique. La première est considérée comme l'avant-garde de la science, la seconde comme l'arrière-garde qui prend au sérieux la dimension éthique ou de la réflexion de la science. La première science dite classique emprunte un paradigme qui est fondamentalement celui de la physique du siècle dernier. Ici, à en croire Morin, « *l'environnement de l'objet est éliminé. Celui-ci est de plus en plus conçu comme s'il était totalement indépendant des conditions de son observation.* » (15) (Edgar Morin, *Sociologie*, Edition revue et augmentée par l'auteur, Fayard, 1994) Pareille vision exclut du champ scientifique « *toute possibilité de concevoir des acteurs, des sujets, de la responsabilité, de la liberté.* » (16) (*Ibid.*). Ce que Morin veut, c'est le retour réflexif du scientifique sur lui-même. Ce qui scientifiquement est impossible, mais philosophiquement possible. Car la méthode de la complexité dialogique aide le scientifique à se connaître et se penser lui-même de façon critique et autocritique. Voilà pourquoi, depuis Socrate, il s'impose l'impérieuse nécessité d'une auto-connaissance de la connaissance scientifique.

Dans la science non classique, par contre, l'auteur de la décision est très présent. C'est ce sujet qui dit « Je », « *il ne se cache pas, il réfléchit, il exprime ça et là quelques considérations morales* » (17). De plus, la science non classique conçoit la théorie, la matrice disciplinaire ou le paradigme comme lieu où se trouvent des acteurs et où l'intervention éthique peut elle-même aider à la prise de conscience par les acteurs scientifiques. Pour tenter de dépasser cette compartimentation des savoirs, Edgar Morin s'interroge : « *est-il vraiment nécessaire à la vision scientifique d'éliminer tout ce qui est projet, finalité, acteur, sujet ? Est-il scientifique de s'auto-éliminer soi-même, auteur de cette scientificité ?* » A l'évidence non. Après avoir constaté ailleurs (18) que la science classique est devenue de plus en plus obsolète, l'épistémologue français insiste sur la pertinence théorique des principes de « *perception complexe des organisations* » et téléobjectif. S'inspirant des avancées des sciences contemporaines, il pense que l'objet de connaissance est complexe. Fort de cette complexité, il n'est pas logique de légitimer la disjonction entre le sujet et l'objet.

Hillary Putnam a également construit un pragmatisme dialogique, renforcé par son « *Réalisme à visage humain* ». Par ce biais, il commence par mettre en cause la séparation positiviste des faits et des valeurs, qu'on pourrait retrouver au-delà de Max Weber, chez Claude Bernard demandant que le savant se taise et laisse plutôt parler les faits, chez Galilée favorisant le passage du monde clos à l'univers infini, voire dans tout le processus scientifique de sécularisation ou de désenchantement du monde ou encore de son dépouillement des dieux, comme le constatait Albert Einstein. Contrairement au positivisme scientifique, Putnam souligne l'imprégnation des faits par les valeurs, y compris dans les sciences empiriques ou exactes : ce sont toujours

elles qui permettent de constituer les faits ou de décider entre théories, en fonction des valeurs telles que la cohérence, la simplicité, la pertinence, etc. Il va donc ainsi forger la notion de « fait de valeur ». Aussi aboutira-t-il à soutenir l'idée d'une théorie objectiviste ou rationaliste des valeurs, à partir du moment où, distinguant entre détermination et déterminisme, il montre en particulier que reconnaître la nécessaire « historisation » de la raison ou des valeurs qu'elle peut penser n'implique pas du tout le relativisme historiciste qui a trouvé son accent radical chez Feyerabend, et chez Jacques Bouveresse un des critiques les plus acharnés.

La science du complexe enseigne que l'objet de connaissance perçu ou le phénomène connu, cesse d'être un objet simple, c'est-à-dire passif. Il devient par le fait de l'intervention du sujet dans l'objet, un « procès », un phénomène complexe, c'est-à-dire actif. La décision du scientifique est une forme d'organisation. L'intelligence du sujet organise la théorie scientifique. Ce faisant, elle s'organise elle-même. La nature de la décision du scientifique se révèle être à la fois subjective et objective. Car il y a inséparabilité entre l'acte de percevoir et de connaître une réalité et l'acte de se connaître déployé par le sujet connaissant. Morin conjugue alors, tout en les distinguant l'épistémologie externaliste et internaliste. Cette dernière vaut plus que la première parce qu'elle permet de réarmer le scientifique par la force libératrice de la réflexion du dedans des sciences exactes qui est l'œuvre et à l'œuvre dans le sujet connaissant. Ce qui est élucidant doit être élucidé. La décision du scientifique est une perception. Mais percevoir une chose, c'est aussi un regard « intuitionniste » ; c'est s'apercevoir en percevant et, progressivement, connaître. Par conséquent, la décision scientifique par le scientifique est l'interaction entre la réalité à percevoir ou à connaître et le sujet connaissant qui forme l'objet de la connaissance. Pour ce faire, cette articulation complexe constitue le mode d'élaboration de la connaissance par le sujet. La décision se veut, dès lors, un acte de percevoir et de connaître, mais aussi un acte organisateur. La décision est une organisation active, dans la mesure où, par elle et à la faveur d'elle, le sujet connaissant ne connaît guère de substances, de réalités en soi, mais des formes complexes résultant des interactions entre le sujet et la réalité.

Enfin, le principe téléobjectif de Morin permet d'analyser aussi la nature de la décision scientifique. Il pose que les théories scientifiques sont à la fois objectives et projectives. En conséquence, les décisions sont ouvertes au temps à l'avenir et surtout au sujet qui les projette. Edgar Morin écrit : « *la révolution profonde qui a atteint les principes de la connaissance scientifique dite classique est telle que, désormais, les sciences exactes nous amènent à reconnaître scientifiquement la notion d'autonomie ? Via les concepts élaborés par la cybernétique et la théorie des systèmes, on peut considérer aujourd'hui le concept d'autonomie comme un concept scientifique et non plus métaphysique* ». (18) (Edgar Morin, *Sociologie*, op.Cit., p.19.)

L'implication éthique et politique de ce principe morinien dans la société moderne c'est l'idée d'une rationalité ouverte doublée de celle d'une société ouverte. Autrement dit, à cette rationalité qui ressortit au principe dialogique s'ajoute l'hypothèse d'avoir souci de l'autre. Cela ne peut que correspondre à une société ouverte, c'est-à-dire une société où la pratique systématique de l'esprit critique est érigée en norme absolue, puisque ce sont les hommes eux-mêmes, nonobstant la multiréférentialité de leurs appartenances, ou peut-être tenant compte de cela, qui décident après délibération intime du destin dont ils sont les boulangers.

A la faveur de cette dialogique, les sujets sont embarqués dans la libre discussion moyennant laquelle ils peuvent gérer les pathologies du groupe. De la sorte, la société ouverte malgré ses ennemis travaille à renouveler ses forces, à se mettre perpétuellement en question. C'est donc par ce biais qu'elle va pouvoir évoluer vers un idéal de bonheur. Nous voyons que le parallèle entre la rationalité ouverte et la société ouverte tient du fait que les deux paramètres se donnent comme des lieux communs où il importe chaque fois de parfaire toute entreprise humaine à la quête de l'objectivité, sollicitant ainsi de la part des hommes un devoir de vigilance. Ainsi que le montrent la violence du monde au XX^e siècle, l'hypostasie de l'autonomie du sujet n'engendre que des monstres. C'est pourquoi, la scientificité de la notion d'autonomie transposée par Edgar Morin par-delà les sciences sociales, nous introduit à la problématique de l'observateur dans les sciences dites avancées : les sciences physiques.

1. LA PROBLEMATIQUE DE L'OBSERVATEUR DANS LES SCIENCES DE LA NATURE.

Venons-en maintenant à la physique qui- puisqu'elle est une science avancée, qui plus est, celle qui passe pour avoir le plus de points communs avec les décisions scientifiques- doit relever d'une doctrine relevant d'une science avec sujet. Edgar Morin estime que les sciences physiques font partie intégrante des sciences dites les plus avancées. Seulement, elles ont servi de voie de passage au sujet connaissant d'entrer par la grande porte. Il se propose donc de justifier à bon droit cette rentée au moyen des quatre avenues physiques. A propos des sciences physiques, Morin cite en exemple la théorie de la relativité selon Albert Einstein. Il écrit « *la relativité einsteinienne a apporté l'idée de relativisation dans l'espace-temps du site de l'observateur faisant ses mesures. Autrement dit, il n'y a pas de point de vue privilégié dans l'univers, il n'y a pas pour un observateur universel ; les observations sont toujours relatives.* » (18) (Edgar Morin, *Sociologie*, op.cit., p.20.) L'observateur en question n'échappe pas à l'objectivité. C'est un observateur « objectif » qui fait abstraction de sa subjectivité attachante (âge, sexe, culture, méchanceté, racisme, ...). Il peut donc mesurer le temps et l'espace. Car « *la notion d'observateur*, dit Morin,

n'est pas celle du sujet, mais ce n'est pas pour autant une notion abstraite : un observateur est un être capable de cogiter et de connaître. » (19) (*Ibid.*) A ce niveau, on se situe au plan macro-physique. La recherche de l'objectivité en sciences physiques n'exclut pas le droit à la subjectivité de l'observateur. La deuxième grande avenue fait signe vers le « principe d'incertitude » de Heisenberg. Il dispose qu'il n'est pas possible de connaître à la fois la position d'une particule et sa vitesse : l'impossibilité de déterminer la première (impossibilité due à la position même de l'observateur) étant en raison inverse de l'impossibilité de calculer sa vitesse. Ces relations ont paru battre en brèche le déterminisme scientifique. C'est dire que Heisenberg en a tiré pour sa part sur le plan philosophique un certain agnosticisme. Nous observons toutefois que le produit de l'erreur commise sur la position et de l'erreur commise sur la vitesse reste mathématiquement invariable : il peut donc être exprimé mathématiquement. Edgar Morin tire les leçons métathéoriques de ces relations d'incertitudes. « *Le principe d'incertitude, écrit-il, de Heisenberg concerne, lui, la relation entre un observateur et un phénomène microphysique où l'acte de pure observation perturbe l'observation, ne serait-ce que du fait de la lumière qui lui est nécessaire.* »(20) (*Ibid.*)

Sur le plan philosophique, on illusoirement déduit, de la modification introduite dans le champs d'observation par la position de l'observateur, de l'idée d'un non déterminisme de l'atome, qui a été poussé jusqu'à ressusciter à titre analogique la liberté d'indifférence. En réalité, précise Morin, « *Les photons interagissent avec les particules observées et il se crée alors un ensemble liant indissolublement l'observateur à l'observation. On peut les distinguer, on ne peut les dissocier* » (21). (*Ibid.*) Ce qui est en jeu, ici, encore une fois, c'est le principe de réintroduction du sujet dans la connaissance scientifique. Pour le dire autrement, il n'y a pas, conséquemment de connaissance en sciences physiques sans physicien. Ce principe plaide pour la « reliance » entre le sujet et l'objet physique, et partant pour la réaffirmation du sujet connaissant. Par conséquent, c'est un principe logique de dés-occultation de la question de la connaissance essentielle en physique théorique. Il nous aide à prendre conscience du fait que chaque connaissance scientifique est, malgré tout, à la fois une construction et une traduction d'un sujet social embarqué dans un contexte spatio-temporel.

Sur ce point précis, Popper est d'un avis contraire ; dans la pleine mesure où il plaide pour une épistémologie sans sujet connaissant. Après avoir posé le problème de la vérité absolue comme un prédicat logique ou atemporel, mais aussi comme « idée régulatrice », Karl Popper en vient à travailler au statut de son épistémologie qui plaide pour la disjonction stricte entre le sujet et l'objet. Cela présuppose l'existence d'une épistémologie du sujet ou avec sujet connaissant que Popper semble pouvoir attribuer à Descartes, Piaget et autres. Au fond, Popper pose désormais la question de

l'idée d'objectivité à partir et en fonction de l'intersubjectivité doublée de celle de la communication.

Tout cela concourt à la critique du réalisme métaphysique de Platon qui entend situer l'objet de connaissance en dehors du sujet connaissant où ce dernier se contente de contempler le monde intelligible. L'intérêt épistémologique de ce postulat d'intelligibilité ainsi que celui que laissent dégager les épistémologies empiristes, c'est d'essayer de nous montrer que toute connaissance scientifique ou philosophique rivee au sujet est illusoire. Les empiristes comme D'Alembert et même Kant, en partie ont soutenu qu'on ne peut pas ne pas être empiriste ; car toute connaissance commence à partir de l'expérience. Le sujet connaissant n'en est pas un parce que naissant *tabula rasa*. Ce faisant, le savoir devient une croyance passive du sujet qui reçoit du monde sensible toutes les impressions.

Par contre, les épistémologies rationalistes ou intuitionnistes comme celles d'inspiration cartésienne ou même kantienne déclarent que la connaissance est une construction de l'esprit, c'est-à-dire intellectuelle. De la sorte, Popper veut éliminer, en quelque manière le subjectivisme pour ne reconnaître que l'intersubjectivité comme socle par excellence de l'objectivité en science et en politique. C'est pourquoi, l'inter-objectivité a été économisée au profit de l'intersubjectivité comme lieu de construction de la connaissance objective. A tout bien prendre, Morin sur ce point n'est pas opposable à Popper qui lui-même est parti de Kant. Car dans *Sociologie*, Morin a bien montré que c'est effectivement Kant qui a posé ce problème. Il écrit : « Cela nous renvoie d'abord au problème du criticisme d'Emmanuel Kant, qui le premier montra que la connaissance des objets requiert de connaître les structures de l'esprit qui permettent de constituer un objet. Nous pouvons postuler que tout objet est constitué par l'activité d'un sujet à partir des messages « objectifs » qui arrivent de l'univers extérieur ». (20)(Edgar Morin, *Ibid.*, p. 22.) On le voit, Morin est inspiré fortement par le philosophe allemand dans l'usage qu'il fait des termes « objectif » et « subjectif ». En effet, cette question intéresse l'empirisme dogmatique. Pour ce faire, il est de bon aloi que l'on interroge le fil conducteur qui se construit de Kant au post positivisme.

L'empirisme a commencé à être sérieusement mis en cause par Hume lui-même. Aussi son rôle majeur sera-t-il largement reconnu par les rationalistes critiques : Kant, le premier, lui saura gré de l'avoir réveillé de son « sommeil dogmatique » ; de façon à reconnaître effectivement le rôle du sujet dans la connaissance, c'est-à-dire de dépasser facilement l'opposition classique entre l'empirisme et le rationalisme. Kant tire de la critique humienne de l'induction l'idée que l'expérience nous enseigne effectivement et seulement sur ce qui est, contingent

ou contradictoire et non sur ce qui est nécessaire ou doit être ; sur ce qui est particulier et non sur ce qui est universel. Il va donc donner raison à Hume : il est juste d'imputer au sujet, à la façon dont il construit ou détermine l'objet tout ce qui ne vient pas directement de l'expérience. Il saura en tirer un enseignement important : la nécessité de rendre les lois en général indépendantes de l'expérience, au sens où elles n'en sont pas tirées directement. Ce sera alors toute la question de la raison pure pratique, le domaine de l'action, qu'il distingue de la raison pure théorique, celui de la connaissance.

Ce dernier écrivait dans la *Critique de la Raison pure* : « La pierre de touche grâce à laquelle nous distinguons si la croyance est une conviction (objective) ou simplement une persuasion (subjective) est donc extérieure et consiste dans la possibilité de communiquer sa croyance, et de la trouver valable pour la raison de tout homme ». (21) (Emmanuel Kant, *Critique de la Raison pure*, tr.fr., Jules Barni, Paris, Flammarion, 1987, 611 .) Se pose alors la distinction entre la connaissance subjective et la connaissance objective. La première est faite de croyances, de nos attentes, de nos dispositions à agir, bref. C'est un phénomène psychologique, c'est-à-dire un état produit en l'homme par son rapport au monde.

Or la deuxième est de l'ordre de l'extériorité et procède de la communicabilité en vue d'établir un accord de principe. Et Kant d'ajouter : « Il est alors au moins à présumer que la cause de la concordance de tous les jugements, malgré la diversité des sujets entre eux, reposera sur un principe commun, je veux dire l'objet, avec lequel par conséquent tous les sujets s'accordent de manière à prouver la vérité du jugement » (22). (*Ibid.*) Précisons que la connaissance objective est formée de théories formulées linguistiquement et compréhensible par tous, théories composées d'énoncés liés par des relations purement logiques, et critiquables les unes par les autres. Kant, ce faisant, travaille à la théorie de l'objectivité, c'est-à-dire le caractère universellement valable de certaines représentations comme les lois scientifiques, par exemple. Même sur le plan éthique, Kant prétend que le sujet tend vers l'universel dans son action. En faisant de sorte que la maxime de son action s'érige en règle universelle.

Qui plus est, la théorie objective doublée de la place du sujet dans la construction de la connaissance scientifique ou transcendantale, sont issues, est-il besoin de le rappeler, de la fameuse « révolution copernicienne ». Car, pareille révolution consiste à poser la question de l'objectivité non pas comme vision extérieure par rapport aux représentations mais tout au plus comme exigence d'universalité. Il en résulte donc que Kant a déjà préparé le terrain de jeu de la subjectivité au cœur de l'objectivité à Morin et Popper. Ils ont tous montré comment la connaissance objective est obtenue grâce à la communication des sujets ou

l'intersubjectivité. Seulement, Popper s'est vite démarqué d'eux lorsqu'il plaide pour un faillibilisme épistémologique. Si Kant se limite à dire, malgré tout, que « le je pense doit accompagner toutes mes représentations », il n'en demeure pas moins vrai que le sujet communicant s'expose à la faillibilité humaine. Popper veut que, si critères de la vérité il y a (ce qui n'est pas possible dans sa logique), ceux-ci doivent pouvoir être impersonnels et que les prétentions des théories scientifiques à leur universalité doivent se fonder sur le test inter-subjectivement mené ou partagé. A la vérité, Popper saura appeler l'induction le « problème de Hume » et en faire le premier des « problèmes fondamentaux de la connaissance », le second étant « le problème de Kant », la « démarcation entre la science et la métaphysique ».

De plus, son rationalisme critique apprendra à associer le dogmatisme à tout exigence de preuve, empirique ou formelle. C'est en ce sens qu'à partir de 1950, l'empirisme viennois a été trouvé dogmatique, et l'on a pris l'habitude d'opposer au dogmatisme la critique. Après Socrate et Kant, la critique poppérienne consistera à souligner les limites de la vérification et de la signification, qu'elles a dissociées, dans les sciences empiriques, de Hume au post positivisme en passant par le second Wittgenstein qui est arrivé à la thèse complexe que si l'on peut effectivement prouver le sens d'un énoncé par sa méthode de vérification, il n'y a cependant de critère autre que l'inobservation des règles syntaxiques pour en prouver le non sens, et formelles chez Gödel et Tarski.

Par conséquent, une épistémologie sans sujet connaissant signifie que la connaissance communicable et inter-subjectivement valable paraît être révisable. Ensuite, la connaissance n'est pas individuelle ou individualiste, encore moins subjective, mais collective, c'est-à-dire objective. La Vérité ne dépend pas de moi, seule la « vérisimilarité » dépend de nous. Et Renée Bouveresse de renchérir. En citant l'exemple si célèbre de Robinson, tout porte à croire que « *Pour Popper, au contraire, s'il y a pas de savoir objectif hors de la collectivité c'est que, pour être objective, une théorie doit être compréhensible et contrôlable par n'importe qui (...) et viser à être acceptée par tous* ». (23) (Renée Bouveresse, *Karl Popper ou le rationalisme critique*, Paris, Vrin, 1998, p.106.) Karl Popper va pouvoir remettre en cause, à son tour, la conception réaliste de l'objectivité qui la rend tributaire de l'objet, comme c'est le cas de Platon, ainsi que celle, idéaliste, qui la fait dépendre de l'effort abouti ou des préventions et précautions du sujet, comme cela s'entend chez Descartes. C'est que l'objectivité devient ici résultat, celui obtenu par la critique intersubjective. L'épistémologie peut alors devenir facilement une « épistémologie sans sujet connaissant ».

Contrairement à Max Weber, Karl R. Popper peut donc soutenir que les sciences sociales ou historiques peuvent être aussi objectives que les sciences de la nature, pour autant qu'elles peuvent être également soumises à la critique rationnelle. C'est celle-ci qui fait fonctionner la méthode des « essais et erreurs », ou des « conjectures et réfutations ». C'est la méthode unique, c'est-à-dire de toutes les sciences en général, et elle est applicable aussi en politique et au domaine de l'action. Popper peut donc mettre en cause le partage kantien entre l'action et la connaissance, qui aboutit manifestement à la réévaluation de cette action humaine. Ce n'est que de la sorte qu'une théorie scientifique échappe à la dogmaticité, c'est-à-dire à ce qui est occulte, secret, réservé à des initiés. C'est dans le même élan de problématisation que Popper substitue la notion de contrôle intersubjectif à celle de croyance ou d'évidence au sens où Descartes la réduisait en vue de libérer la validité logique du rapport à l'intuition.

III. VERS UNE META-EPISTEMOLOGIE DU SUJET CONNAISSANT : PROBLEMES ET CONTROVERSE.

L'épistémologie du sujet connaissant est la thèse contemporaine la plus controversée. Elle est aussi celle qui a donné lieu au plus grand nombre de malentendus. Il semble que la difficulté réside dans la caractérisation de ce dont il est question quand on parle à la fois de sujet, homme, étant, individu, âme et esprit. La pensée de Morin sur le sujet a elle-même assez notablement évolué : de la subjectivité jusqu'à la trans-subjectivité en passant par l'intersubjectivité réciproque.

1. LE SUJET : INDISPENSABLE ET PROBLEMATIQUE

Le concept communicationnel du « Sujet » est considéré comme paradigme d'une actualisation de la pensée de la complexité. Pareille complexité subjective de l'ambivalence et de l'ambiguïté dont souffre le concept même de sujet. L'on a l'habitude de dire que la modernité philosophique doit son instauration grâce à la considération de l'homme devenu sujet. De la sorte, il prend la figure de l'« étant ». Nous pensons que la complexité du sujet connaissant relève de l'incertitude des concepts comme « homme », « sujet », et « Dasein » sur lesquels un débat d'idées se fonde. Plusieurs hypothèses sont à vérifier.

D'abord, il est de bon ton de commencer par Martin Heidegger selon qui l'identification du Dasein à l'homme pose problème. Car à la suite des tentatives de traduction de ce concept allemand par l'être-là, homme, personne humaine etc..., M. Heidegger dans une lettre à Jean Beaufret, fit lui-même une mise au point sur ce

terme quand il écrit : « *Ce que vous dites de la traduction de Da-sein par réalité humaine est fort juste (...) Da-sein est un mot clé de ma pensée, aussi donne-t-il le lieu de graves erreurs d'interprétations. Da-sein ne signifie pas tellement pour moi « me voilà » mais, si je puis ainsi m'exprimer en un français sans doute impossible : être-le-là, et le-là est précisément (alétheia), décèlement-ouverture* », (24). (In *Question III*, tr.fr. R. Munier, Paris, Gallimard, 1989. p. 156-157.) Voilà pourquoi, nous pensons déjà à la complexité du sujet chez Heidegger qu'il considère comme « *Cet étant que nous sommes chaque fois nous-mêmes et qui a, entre autres possibilités d'être, celle de questionner, nous lui faisons place dans notre terminologie sous le nom de Da-sein* » (25) (Martin Heidegger, *Etre et Temps*, tr.fr. François Vezin, Paris, Gallimard, 1986, p. 25.). Pareille difficulté tient, historiquement, déjà de l'hypothèse relative à l'absence de la notion du sujet chez les grandes figures de la philosophie antique et médiévale, notamment chez Platon, Aristote et Saint Thomas d'Aquin. Il a donc appartenu à Jean Marie Benoist de nous introduire à ce débat dont le centre d'intérêt épistémologique consiste à penser le « sujet connaissant » comme une sur-détermination. « La détermination étant, dit-il, définie comme la réflexion des conditions d'existence de la contradiction à l'intérieur d'elle-même, articulation de son inégalité ou de sa dissymétrie fondamentale. » Cette difficulté initiale de la notion du sujet a pour lieu de provenance la Grèce antique. Elle se poursuit, donc, au Moyen-âge en dépit de d'affleurement de possibilité.

La question fondamentale qui se pose ici c'est bien celle de la faute et de l'erreur. Celle-ci serait considérée comme un des angles privilégiés de cette absence. Il apparaît que ni Platon, ni Aristote, voire même Saint Thomas d'Aquin ne propose véritablement une épistémologie du sujet connaissant la faveur de laquelle une théorie du sujet responsable de ses erreurs serait rendue possible. Plus explicitement, Jean Marie Benoist estime qu'en tout état de cause, il n'y a pas dans la pensée antique de sujet libre de se tromper. La faute viendrait donc, ainsi que l'erreur, de l'objet. Cela renvoie, d'abord au Réalisme métaphysique de Platon. C'est-à-dire que la quête de la vérité ne désigne pas la qualité d'un discours ou d'un langage élaboré par sujet. Elle devient plutôt une réalité autonome, indépendante du jugement fait par un sujet, un homme, une opinion humaine. Pour le dire autrement, chez Platon, l'avènement de la vérité ne dépend pas de la capacité d'un sujet à pouvoir penser quel qu'il soit. Au total donc, la vérité n'est pas de l'ordre de l'homme, elle se montre et interpelle le sujet qui la contemple, l'aperçoit à la reconnaître comme telle et à se l'approprié autant que possible. Comme chez Aristote, en répondant à une telle logique, la vérité sera de l'ordre sémantico-logique où le sujet ne saurait se constituer en source fondatrice de la vérité. Il se met plutôt au service de l'objet ou au service d'une cause qui le transcende ou le déborde. Ce qui l'oblige à être en adéquation avec cet objet, c'est-à-dire à se démarquer du même objet sans confondre avec lui. Même le « Nul

n'est méchant volontairement » si chère à Socrate tend à assimiler la faute morale à une erreur de jugement. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le jugement ou l'acte de juger ou jauger n'implique pas forcément, chez Platon, la liberté d'un sujet. Là encore, et au contraire c'est du côté de l'objet qu'il importe de le justifier au moyen de la substitution qui se fait ou qui peut se faire d'un « mauvais énoncé » à un « bon énoncé ». Sur ce point précis, réalisme sémantique et réalisme métaphysique se fusionnent sans se confondre.

Du point de vue éthique, pareille problématique du sujet connaissant disposée met en avant la question morale de la « faute » identifiée ici à l'erreur comme ce qui échappe fondamentalement à un sujet quelconque. Dans le *Gorgias*, Platon met en scène le tyran qui est celui qui ne fait pas ce qu'il veut. Se pose alors la question du paradoxe existentiel du choix entre le Bien et le Mal. Le sujet fait l'économie du Bien au profit du Mal qu'il n'entend pas utilement pratiquer. Parce qu'il fait précisément ce qui lui plaît. S'affiche donc l'aliénation du sujet comme grille d'analyse de cette complexité subjective chez Platon rendue intelligible et thématifiée en termes de « disruption » ou de « subversion », c'est-à-dire cette sorte d'asservissement du pouvoir, de la royauté du désir par la passion et les instincts. Tout cela peut-être rendu responsable de l'évolution catastrophique ou de la « catagogie » au sein de la Cité qui se veut démocratique et qui est engluée dans le foisonnement des désirs doublé de la polyphonie des séductions.

Conséquemment, ce ne sera pas en termes de libre arbitre ou de licence imputable à un sujet responsable que se donneront à penser la « faute » et « l'erreur » dans le champs de la problématique, surtout platonicienne, mais comme tyrannie engendrée par l'ignorance banale, prélude, dans sa dispersion, dans sa gratuité, à la naissance de l'arbitraire tyrannique. Cela étant dit, c'est par mégarde que la faute et l'erreur se produisent alors. Le sujet n'y est, au vrai, pour rien. Car Chez Platon, un « *Eros subversif et tyrannique vient « tourner » la loi qui lui préexiste, et qui permet de le condamner à partir d'une normativité préalable, ontologiquement déterminée* » (26). (Platon, *œuvres complètes*, t, II, tr.fr Léon Robin, paris, Gallimard, (Bibliothèque de la pléiade, 1950.) Se pose alors le problème de l'engendrement indéfini des objets dans le champ épistémologique. La notion d'objet est corrélatrice d'un mode d'interrogation philosophique traditionnel, qui de Descartes à Husserl s'est épanoui dans ce qu'on appelle les « philosophies du sujet ». Si l'activité du sujet est constitutive de l'unité du divers, comme dans le « je pense » kantien, il faut bien que l'objet apparaisse comme produit de cette activité. Dans la mesure où il est autre chose que du divers, l'objet n'est pas donné, il est construit.

Seulement, l'une des spécificités de ce rationalisme critique moderne et contemporaine, c'est de laisser entrevoir le fait qu'il s'appuie paradoxalement sur la faillibilité du sujet pensant, là où effectivement les fondateurs de la philosophie moderne, notamment Descartes croient pouvoir évoquer, au nom d'une vérité certaine. Le rationalisme critique de Popper, plus tard, aboutit à l'idée selon laquelle le rationalisme en question n'est fondé sur rien ; autrement que sur une foi aveugle en l'homme, sujet pensant ; un pari sur l'homme.

3 L'« INTERSUBJECTIVITE » COMME SOCLE DE L'OBJECTIVITE SCIENTIFIQUE : UN CONCEPT-CONTROVERSE ET NON UN CONCEPT-SOLUTION

Enfin, à l'époque moderne, la notion de « sujet connaissant » est non seulement problématique mais aussi controversée. Contrairement à Edgar Morin qui fait du *cogito* un sujet, c'est-à-dire il confond les deux notions, nous pensons que pareille synonymie est loin d'aller de soi pour tous. La controverse ne vient pas seulement du fait que le *cogito* comporte des « antécédents historiques » selon l'excellente formule de Léon Blanchet, elle vient aussi de ce que le *cogito* loin d'être ravalé au rang de sujet révolutionnaire, est plutôt « révélationnaire ». En quoi consiste cette nuance ? C'est Jean-Luc Marion qui attire notre attention sur l'idée suivante : « *En tous les cas, il faut renoncer à l'ego lis comme un sujet (Descartes n'emploie jamais ce terme, ni subjectum à propos de l'ego, donc abandonner enfin les débats traditionnels et absurdes sur le subjectivisme et l'idéalisme de l'ego. Nous ignorons encore qui est l'ego de Descartes. C'est pourquoi nous l'étudions encore.* » (27) (Jean-Luc Marion, « **Une Métaphysique à revoir** », *Magazine Littéraire* n° 342, avril-1986, p. 32.)

Fort de cet argument, il est de bon ton en épistémologie de la complexité de dire avec Edgar Morin que Descartes n'a pas ignoré la pensée complexe. Et se donnant pour objectif de montrer que, historiquement, la pensée de la complexité n'est pas une idée neuve, Morin cite en exemple, la notion du *cogito* comme révélatrice de complexité en philosophie et son histoire. Il se fonde sur l'idée que Descartes n'emploie jamais le terme « sujet » comme prédicat de l'*ego*, il l'emploie paradoxalement au sens classique de fondement des « accidents », c'est-à-dire de substance. « *Car les sujets, dit Descartes, de tous les actes sont bien à la vérité entendus comme es tans de substances* ». (28) (Renée Descartes, **3^e objections et Réponses**, *Œuvres* publiées par Charles Adam et Paul Tannery, IX-1, p.136.)

Toutes les confusions chez Edgar Morin entre sujet et *cogito* sont nées à ce niveau ; telles qu'elles se donnent à lire dans le tome 2 de la *Méthode*. Mais il constate

aussi que la science classique était une science du simple. Descartes, malgré tout, conseille de découper le tout complexe en autant de parties qu'il serait facile de connaître clairement et distinctement. Cette simplification qui, pour ne pas être fausse, participe au désenchantement du monde, en produisant des intelligences aveugles, myopes. Si le *cogito* reste encore une métaphysique à découvrir, il n'en reste pas moins vrai qu'il s'est révélé inapte quant à rendre compte de la complexité des phénomènes pris ensemble. Et pour Edgar Morin, après Gaston Bachelard, il n'y a plus d'éléments simples dans la nature. « *Il faut, dit-il, un paradigme de complexité, (...) A la différence d'un Descartes (...), je fais un très long discours à la recherche d'une méthode (...). Elle est d'inviter à penser soi-même dans la complexité* ». (29) (Edgar Morin, *La méthode1. La nature de la nature*, Paris, Seuil, 1977.) À ce niveau d'analyse, nous avons tout lieu de penser que Descartes a vu la pensée de la complexité devant laquelle il a reculé.

Qui plus est, cette question du sujet a évolué. De nos jours, les philosophes contemporains comme Alain Badiou (30) (*Logiques des mondes. L'être et l'évènement2*, Paris, Seuil, 2007.) s'efforce de montrer que la philosophie du sujet renouvelée commence par « une décision de penser ». Son problème consiste à décider de l'abandon de l'ontologie pour la mathématique, en l'érigeant en science de l'être en tant qu'être. Ensuite, elle impose à la philosophie une nouvelle direction, celle de s'interroger désormais sur la possibilité des vérités dont elle présuppose l'existence. Mais, ce philosophe n'a pas une vision husserlienne du sujet. Celui-ci n'est pas le support mais le fragment d'un processus de la vérité.

Les conditions de la philosophie à savoir l'amour, l'art, la science et la politique sont des procédures de vérité ou procédures génériques où le sujet fait l'expérience de quelque chose qui le transcende vers un projet universalisable. Pour le dire autrement, « être sujet », c'est être un fragment de processus de vérité. Le sujet est complexe parce qu'il peut-être un champ et non pas toujours un individu. C'est pourquoi, *être et Evènement* travaille à mettre en avant un sujet qui s'avère localement considéré, c'est-à-dire un sujet artistique, amoureux, scientifique et politique. Une question rectrice se pose, en effet : comment un sujet est-il possible ?

Pour y répondre, il faut d'abord répondre à une autre question subsidiaire : Karl Popper qui récuse une épistémologie avec sujet connaissant, est-il vraiment critique ou dogmatique ? Popper est l'un des premiers à avoir ouvert la voie au post positivisme, à partir des essais de solution qu'il a apportés aux « problèmes fondamentaux de la connaissances ». Pourtant, du point de vue épistémologique, il été vite débordé par ceux qui, de Imré Lakatos à Paul Feyerabend, ont trouvé que son rationalisme n'était pas du tout exempt de dogmatisme, dans la mesure où il se serait

montré incapable de voir que son falsificationnisme ne saurait fonctionner efficacement, en raison de l'affaiblissement du pouvoir négateur de l'expérience par la théorie qui la constitue ou la construit. Autrement dit, les critiques de Popper ne pensent pas qu'il suffit de remplacer l'expression kantienne « l'entendement ne puise ses lois dans la nature, mais les lui prescrit », par la sienne « l'entendement ne puise ses lois dans la nature, mais tente en y réussissant dans des proportions variables de lui prescrire des lois librement inventées par lui » pour prouver la fameuse résistance de celle-ci.

Du point de vue éthique, d'autres encore, sans pour autant dialoguer directement avec lui, ont pu montrer que la rationalité n'était pas aussi pure de toute violence que l'a cru Popper, le grand rationaliste critique, au sens où elle permettrait seulement de changer les termes ou les moyens du combat intersubjectif ou le gouvernement sans effusion de sang. En effet, la Théorie Critique de la Nouvelle Ecole de Francfort s'est penchée sur la description de la courbe du « déclin de la raison », depuis les Lumières, de son dévoiement en raison instrumentale, qui favorise l'« administration » des personnes et des biens, donc la collusion du pouvoir et de la raison ou leur co-appartenance à la domination. Cette situation est à l'origine de l'une des crises des « métarécits de libération » que commente Jean François Lyotard, sans par ailleurs arriver, avec d'autres, à prouver à Jacques Bouveresse sa contribution à l'éveil de l'esprit critique. En effet, lorsque celui-ci trouve que la philosophie a encore du chemin à parcourir pour être un modèle de démocratie, il le dit, à cause du manque de respect d'autrui et de transparence qu'il y constate encore, c'est-à-dire d'un déficit éthique qu'il déplore dans la philosophie « continentale » et française de l'intersubjectivité en particulier. Autrement dit, selon lui, la philosophie véritablement critique ou respectueuse de l'altérité, en l'espèce du « citoyen ordinaire » n'est nullement celle dont les effets rhétoriques rapprochent de l'art, mais celle qui, par l'argumentation rationnelle, s'efforce de suivre au contraire le chemin de la science, indiqué par Kant, et donc arrive à éveiller l'esprit critique.

Cette approche nous installe dans l'importance de l'événement. Le sujet est pluriel : fidèle, obscur, inconscient, amoureux, infidèle. Toutes ces figures du sujet tiennent des procédures de vérité. C'est une pensée fortement inspirée par l'évolution de la logique et la mathématique en vue de parler d'autre chose que ce dont les mathématiques et la logique parlent. Par conséquent, nous retenons que la philosophie doit être un système sinon elle est suturée à l'une des conditions évoquées. Le problème fondamental de la philosophie n'est pas celui de l'être, mais le sujet. Compris comme fragment de processus de la vérité, le sujet est invité à comprendre l'importance de l'événement qui se produit et qui suivra sa logique ainsi que tout le bouleversement qu'il apporte dans tous les domaines de la philosophie.

Dans toute sa vie, il lui est donné l'ultime occasion de faire l'expérience de l'événement. Celui-ci peut faire avancer les choses en tant que « sujet-réactif » et les faire avancer nouvellement en qualité de « sujet -fidèle ». La conséquence nécessaire qui en découle, c'est l'incidence d'une telle perspective sur le terrain de la compréhension de la politique où le « sujet-politique » n'est plus dans la position de spectateur, mais dans celle de l'action.

Du point de vue éthique, Edgar Morin met l'accent sur le souci de l'autre, parce que l'aspect limité et inachevé de la quête de l'objectivité scientifique entreprise par le sujet connaissant implique que l'autre partage avec le sujet connaissant l'expérience de pensée de la finitude. Se dessine alors l'urgence de s'ouvrir à autrui. Cette relation dialogique entendue comme réciprocité constitue l'un des meilleurs moyens de lutte contre la violence au sein des sociétés. Par conséquent, l'intersubjectivité met en avant une tradition de la libre discussion en tant que quête de fondement d'une société libre où tout justement la défense des libertés de chacun est l'une des tâches pour sujet raisonnable.

CONCLUSION

La question que nous venons de poser trouve sa réponse également dans la sociologie de sciences. Nous l'avons examiné suivant la méthode d'approche de la complexité de Morin. Elle se veut philosophique du fait de sa dimension autocritique. Aussi est-elle épistémologique parce qu'elle vise l'universel sans totalité. Elle tend, non seulement à envisager les sciences dans leur interdépendance, mais aussi à envisager le scientifique lui-même dans le système des relations entre les théories, le système des relations entre les sujets connaissant. A chacun de nous, en tant que totalité des rapports, est donné l'occasion de s'identifier à un événement. Mais, on y va chacun à sa manière. Car il n'y a pas de vie sans événement. Ce que l'on appelle « Rencontre » fait sens dans la décision en science qui donne aussi sens à la beauté de la vie. La rencontre n'est pas que scientifique, elle est aussi et surtout éthique, artistique, politique, amoureuse et religieuse. Faisant pareille expérience, on est littéralement arraché à la finitude humaine. Car celle-ci n'est pas qu'un problème existentiel. Il y a aussi des rencontres, par-delà la science, qui poussent à transcender l'angoisse de la mort, la vérité de l'amour. Se battre pour une cause revient à la défendre. Cela s'appelle : « Evènement ». Evidemment, quand on manque de projet, on est tourmenté par l'angoisse de la mort qui est l'une des modalités existentielles de la connaissance humaine.

Dans les sciences, ce n'est pas l'objectivisme qui croit fonder la décision en supprimant notre part d'humanité ou de culture, alors qu'il ne fait que privilégier une

logique d'observation non relativiste. Suivant un peu l'historiographie de Kuhn, nous venons de découvrir qu'il n'y a pas de science du sujet isolé de peur qu'il manque au « paradigme » l'autorité scientifique requise. Popper ne fait que conforter à nouveaux frais la problématique de l'objectivité des valeurs et de la connaissance humaine ; c'est un sujet largement examiné par Edgar Morin. Ce dernier adopte une démarche trans-subjective où les décisions prises dans les sciences, comme par exemple dans la mécanique quantique, n'excluent pas le droit à la subjectivité. Les décisions aidées par les sciences médicales par exemple font droit au sujet dans la mesure où la médecine est l'un des domaines où la décision est une composante à part entière du domaine scientifique. Même là où l'on fait appel à l'expertise scientifique, les sciences de la décision ne font pas l'économie du sujet.

Au total, donc, pareille réflexion se veut pluridisciplinaire, interdisciplinaire et transdisciplinaire. Car, à ces questions de sciences et décision, la philosophie des sciences, l'épistémologie sociale, les sciences de la décision, mais également les sciences cognitives, peuvent apporter des éclairages propres. Toutes font également signe vers la trans-subjectivité connaissante. Qui plus est, le pilotage des institutions scientifiques est par excellence le lieu de la décision transversale, et de l'évaluation épistémique de la décision dans les sciences. Nombre de décisions politiques, mais aussi individuelles, ne concernent pas que les scientifiques mais sont prises également par des non scientifiques à la lumière de données scientifiques souvent complexes, souvent très incertaines. Alors, à qui revient le plein droit de décider sans recours ?

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Morin, Edgar, *Le vif du sujet*, Paris, Seuil, 1972.
Science avec conscience, Paris, Seuil, 1990.
Méthode 2 La vie de la vie, Paris, Seuil, 1980
Méthode 3 La connaissance de la connaissance, Paris, Seuil, 1985.
Sociologie, Paris, Fayard, 1994.
L'Homme et la mort, Paris, Seuil, 1977.
Le Paradigme perdu, La nature humaine, Paris, Seuil, 1973.
Le Cinéma ou l'homme imaginaire, Paris, Minuit, 1978.
Introduction à une politique de l'homme, Paris, Seuil, 1965.
La complexité humaine, Paris, Flammarion, 1994.
Andler, Daniel, *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard, 2004.
Badiou, Alain, *Logiques de mondes. L'être et l'évènement*, 2, Paris, Seuil, 2007.
Bouveresse, Renée, *Karl Popper ou le rationalisme critique*, Paris, Vrin, 1998.
Bucher, Louis, *Nature et Science*, tr.fr. G. Lauth, eds. Germer Baillière&Cie, Paris, 1982.
Heidegger, Martin, *Etre et temps*, tr.fr. F.Vezin, Paris, Gallimard, 1986.
Question III, tr.fr. R. Munier, Paris, Gallimard, 1989.
Kant, Emmanuel, *Critique de la Raison pure*, tr.fr. Jules Barni, Préface de Luc Ferry, Paris, Flammarion, 1987.
Kuhn, Thomas, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.
Lyotard, Jean François, *La condition post-moderne*, Paris, Minuit, 1979.
Malherbe, Jean François, *Karl Popper et le positivisme logique*, Presses Universitaires de Namur, Bruxelles.
Marion, Jean Luc, « Une Métaphysique à revoir », *Magazine Littéraire* n°342, Avril 1986.
Platon, *Oeuvres complètes*, t.II. tr.fr Léon Robin, Paris, Gallimard, 1950.
Putnam, Hillary, *Raison, Vérité et Histoire*, Paris, Seuil 1989.
Popper, Karl, *La société ouverte et ses ennemis, t.II, Hegel et Marx*, Paris, Seuil, 1979.
Reichenbach, Hans, *L'avènement de la philosophie scientifique*, Paris, Flammarion, 1955.

ICONOGRAPHIE : Quart de couverture du coffret en 2 Volumes de « La méthode » d'Edgar Morin publié dans la collection Opus aux éditions du Seuil, Paris 2008.